

LEÏLA SEBBAR

Lettre à mon père



“d'un lieu l'autre”

Lettre à mon père

“d’un lieu l’autre”

Bleu autour

Ouvrage publié avec le soutien
de la Région Auvergne-Rhône-Alpes

Relecture : Agnès Chevallier
Remerciements à Nora Aceval
Renaud Arrighi et Annick Gueneau
Aquarelles : Sébastien Pignon

Sauf mention particulière, les illustrations
reproduites sont la propriété de l'auteure.
Photographie de couverture :
L'auteure et son père, La Conterie (Dordogne), 1991

© Bleu autour pour tous pays et langues, 2021
38, avenue Pasteur – 03500 Saint-Pourçain-sur-Sioule
dialogue@bleu-autour.com – www.bleu-autour.com

Tous droits de reproduction, de traduction,
d'adaptation réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-35848-151-9

Leïla Sebbar

Lettre à mon père

Bleu autour

Quelques dates utiles qui permettront de ne pas se perdre dans les méandres de la mémoire.

Mon père est né en 1913 à Ténès.

De 1932 à 1935, il étudie à l'École normale d'instituteurs de Bouzaréa, à Alger, où il rencontre Mouloud Feraoun, assassiné le 15 mars 1962 par l'OAS.

Il sera instituteur et directeur d'école :

de 1935 à 1940 à El Bordj,

de 1940 à 1945 à Aflou,

de 1945 à 1947 à Mascara,

de 1947 à 1955 à Hennaya, près de Tlemcen,

de 1955 à 1960 à Blida (en 1957, il est incarcéré à Orléansville),

de 1960 à 1965 à Alger, au Clos-Salembier.

Ma mère, institutrice, a été en poste en même temps que lui dans ces villages et villes.

La famille, depuis El Bordj jusqu'à Alger, a toujours vécu dans la maison d'école. J'ai un frère aîné, Alain. J'ai deux sœurs cadettes, Lysel et Danièle.

Mes parents ont quitté l'Algérie pour Nice en 1970 et ont acheté une maison à La Gonterrie, en Dordogne, le pays natal de ma mère.

Mon père meurt en 1997, ma mère, en 2011, ma sœur Lysel, en 2014.

*À la mémoire
de mes père et mère
de ma sœur Lysel
de Guy Cabort-Masson*

*Pour mon frère Alain et ses enfants,
Nicole Basset et Brigitte Sachs*

les fils de ma sœur Lysel

ma sœur Danièle et ses enfants

*mon fils Sébastien, Saskia Zaslavsky
et mon petit-fils Lucien Igor Suleïman*

mon fils Ferdinand

Dominique

*Pour ma famille de France,
Bordas / Rongieras*

*Pour ma famille d'Algérie
Sebbar / Déramchi*



Mon père à La Gonterie (Dordogne), en 1991.

Paris, le 16 mars 2020

Père, cher père

C'est d'elles que je veux parler avec toi, père, cher père. Ces femmes. Inconnues. Invisibles. Des voiles blancs, laine et soie, les séparent de moi. Je les regarde, petite fille étrangère, derrière la vitre de la Peugeot 202 noire qui roule vers Port-Say, la mer. Elles vont ensemble, toujours, d'un pas vif, vieilles et jeunes, la cheville brune ou blanche découverte, c'est le vent, une main serre le voile près du corps interdit. Les yeux seuls vivent, curieux, attentifs, noir intense, ouverts sur le monde étroit de la rue. Du chemin qui monte vers la haie, figuiers de Barbarie, on entend le cri des enfants impatients, les mères ne se pressent pas, elles se parlent, les yeux parlent aussi. Tantôt l'œil unique, le gauche, le droit, l'autre sous l'étoffe croisée qui le cache. Tantôt les deux yeux que la voilette blanche souligne, parfois la voilette couvre les yeux, voilette rouge ou verte ou jaune. Je les ai vues, ces femmes-là, sur carte postale : « Jeunes filles arabes ». Dans la vie de la Colonie, jamais.

Je ne sais si dans ton village natal, Ténès, ce beau nom qui te ressemble, village marin, cimetière marin, tu as vu un jour ces silhouettes étranges. Ces femmes sont-elles femmes ou revenantes, anges ou démons ? Je t'aurais raconté cette scène de rue dans mon quartier, à Paris. Une jeune femme, elle aussi invisible,

le corps enveloppé de noir, le visage serré dans une étoffe noire, je ne voyais pas ses yeux, mains gantées de noir, elle a marché seule jusqu'à une laverie, vide à cette heure du jour. J'aurais voulu m'asseoir près d'elle sur le sofa en pierre, face aux machines qui tournent, je ne l'ai pas fait, des attentats avaient eu lieu quelques jours auparavant, attentats terroristes au nom de l'« État islamiste » qui t'auraient rappelé les attentats des derniers jours de la Colonie. La jeune femme était en noir de la tête aux pieds, pas une mèche de cheveux, pas un morceau de peau pour signer du vivant humain. Une momie échappée du sarcophage pharaonique ? Qui sème l'effroi. Tu m'aurais dit :

— Pourquoi tu as si peur ?

Et moi :

— C'était comme une extraterrestre envoyée en éclairieuse...

Tu m'aurais interrompue :

— Tu plaisantes, ma fille. Tu racontes des histoires...

Non. Je l'ai vue, vraiment. Et j'ai eu peur.

Tu ris :

— Tu as eu peur de ton ombre, noire comme une ombre...

— Cette femme, noire dans ses étoffes, l'ombre de la mort... Non, elle n'était pas mon âme sœur sombre... non.

— C'est ce que tu crois, ma fille. Réfléchis. Réfléchis bien.

J'aimerais savoir, père, cher père, mais tu ne me diras rien si je t'interroge, ou tu te moqueras de moi, tendrement, j'aimerais savoir pourquoi ces femmes envoilées de blanc, femmes sans corps, femmes sans tête, seulement les yeux, j'aime ces yeux, sombres, si beaux, lumineux, rieurs ou mélancoliques...

À ces femmes de ton peuple je n'ai pas parlé sur le chemin des oliviers, vers la source du figuier et la rivière entre les lauriers roses au fond du ravin, je ne connaissais pas les mots qui racontent une terre, l'amour, la mort, bonheur, malheur dans la maison. Il faut descendre, ne pas rouler sur les pierres, éviter les épineux, les enfants griffés hurlent, elles les prennent dans les bras contre le linge à laver. Grands coups de battoir, pieds agiles et durs, nus, dans l'eau froide, le linge sent bon l'odeur des femmes et de la maison, pourquoi on dit qu'il est sale ? Il n'est pas sale, il a été porté près du corps, jeune ou vieux, corps d'homme, de femme, d'enfant. Il sent bon. Lavé, séché sur les talus au bord des eucalyptus, le linge sent bon. Il sent l'air et le ciel et les arbres, feuilles, bois, sève, comme s'ils brûlaient déjà dans la maison d'hiver...

Je t'écris, je dérive. Je disais que j'aimerais savoir pourquoi ces femmes inconnues habitent les mots étrangers des histoires que j'écris obstinément, et je les écrirai jusqu'au bout. Elles sont là, dans le silence bavard de ta langue, ma langue paternelle jamais parlée, elles sont là, jeunes fugueuses, rebelles, amoureuses fidèles, infidèles... Mères tendres ou violentes... Vieilles, complices du désir de liberté de leurs petites-filles de cœur et de sang.

Tu m'as demandé un jour pourquoi Shérazade, ma Shérazade d'Aulnay-sous-Bois, fugueuse jusqu'en Palestine, aventurière et libre comme Isabelle Eberhardt qui a vécu à Ténès avec Slimène, le spahi « drogman » interprète...

Tu m'as raconté qu'on avait retrouvé dans ta ville l'encrier d'Isabelle, je l'ai cru, et que dans ta famille quelqu'un l'avait vue marchant vers le port en habit de cavalier arabe, je l'ai cru, je le crois toujours...

Donc, tu m'as demandé pourquoi *Shérazade*, 17 ans, brune frisée, les yeux verts comme ceux de ta sœur aînée, n'a pas rencontré lors de ses pérégrinations, France, Algérie, Orient, Liban, jusqu'à Jérusalem et Ramallah en Palestine, un jeune Algérien qu'elle aurait aimé comme elle a aimé Julien, le fils d'instituteur de Nedroma, en Algérie, lettré en arabe, il lui a fait découvrir la poésie classique arabe et la peinture orientaliste à Paris, elle a failli pleurer devant *Les Femmes d'Alger* de Delacroix.

Je crois me souvenir que je ne t'ai pas répondu. J'ignorais alors les raisons pour lesquelles, dans mes livres, je raconte cet amour-là aujourd'hui, je m'amuse à dire « un amour contre nature », l'amour qui croise l'inattendu, l'impossible, l'inouï... Après combien d'années, combien de livres, j'ai compris que je suis aliénée à votre modèle amoureux, vous, mes père et mère. J'ai pensé aussi, bien plus tard, à quel moment je ne saurais le dire, que, parlant de *Shérazade*, fugeuse de fiction, tu voulais parler de moi. C'est ce que je pense à l'instant où je t'écris. La pudeur t'empêchait, comme elle m'empêchait. Un père et sa fille ne parlent pas ainsi du sentiment amoureux. Un père et sa fille ne parlent pas la même langue.

Mais je peux te dire, dans cette lettre de l'autre côté de la vie, tu n'es pas face à moi aujourd'hui, tu ne peux pas me regarder, l'éclair bleu de tes yeux ne m'atteindra pas, je peux te dire que je n'ai pas aimé d'amour un homme de ton peuple, de ta langue, ni des cousins de la même terre allant ensemble au pèlerinage d'un Saint, mausolée sur la colline entre les oliviers ou les chênes-lièges, mais ces autres cousins de terre et de langue, ceux d'avant l'arrivée brutale des conquérants français, oui, j'ai pu les aimer...

Je te l'écris parce que tu peux l'entendre, parce que tu m'as offert la liberté de ma vie. J'ai mis au monde deux fils, loin de ta langue et de ta terre, loin aussi de ton Dieu, bien qu'ils descendent grâce à moi, ta fille, du Prophète Muhammad par sa fille Fatima, c'est ce que tu leur as dit une fois et une seule, leur faisant don, ainsi, d'une filiation.

Sébastien et Ferdinand, mes fils, m'ont dit : « Madou (ils t'appelaient Madou, ta femme aussi) nous a rien raconté. Il parle jamais de l'Algérie avec nous. Il s'assoit près du balcon et il lit. Il lit tout le temps. À Nice il nous a pas emmenés avec lui nager, pêcher... À La Gonterie, en Dordogne, c'est le pays de Renée, ta mère, on a pas marché dans les bois avec lui, on est pas allés voir les chevaux de la Cottencie. Les châteaux et les grottes autour de Brantôme et de Périgueux, ça l'intéressait pas avec nous. Toujours il s'assoit sur la pierre plate à l'ombre de la treille et il lit. »

J'interromps la plainte : « Il vous a raconté les histoires de Djha, le héros légendaire, toute la Méditerranée le connaît, il se moque des puissants, des petits et des grands, de tout le monde, et tout le monde l'aime, Djha. » « Oui, une fois, il nous a raconté. » « Une fois, c'est tout ? » « Oui... » Voilà, cher père, ce que mes fils m'ont dit. Et à nous, tes enfants, tu n'as jamais raconté Djha ni les autres héros des contes algériens. Si tu n'étais pas mort, je t'aurais offert les contes collectés, traduits et publiés aux éditions Alain Gorius-Al Manar par mon amie Nora Aceval, les contes de la femme de Djha, plus rusée que son mari... Tu aurais ri. Tu sais que Djha a une femme ? Tu ne réponds pas.

Je reviens à l'histoire de ton arbre généalogique. Mes fils ont cru cette histoire, je la crois moi aussi. Toi ? Je ne sais pas. Quelle preuve ? Tu parlais de l'arbre généalogique qu'on pouvait dérouler depuis le haut du minaret de la mosquée de Ténès. Lucien Igor Suleiman, le fils de Sébastien et de Saskia que tu n'as pas connue, elle ressemble à une Berbère, a réclamé un arbre généalogique de sa famille algérienne, Sebbar-Deramchi. Amel, la fille de Danièle et Guy Cabort que tu as connu à Alger, ton futur gendre martiniquais indépendantiste, saint-cyrien et déserteur de l'armée française, Amel a dessiné et écrit un arbre généalogique que tu lui avais dicté à La Conterie. Lucien le garde dans le coffre de son patrimoine, comme un talisman... Qui l'a vu, cet arbre généalogique ? Où est-il ? Est-ce que, épousant une non-musulmane, tu avais droit à cet arbre généalogique ? Je crois que oui. Le Prophète Muhammad a épousé une chrétienne. Ta femme ne s'est pas convertie à l'Islam, la Française Aurélie Tidjani non plus, femme d'un grand chef de confrérie à Laghouat dans le Sud algérien. Alors cet arbre généalogique qui devait te revenir ne reviendra pas à ton fils aîné, tu ne l'as jamais réclamé, tu es parti loin, outre-mer, et tu n'es pas mort en pays d'Islam. On t'appelait Cheikh, signalant ainsi ton appartenance noble, mais qui ne t'a pas oublié dans ta ville natale ? Quelle tombe t'inscrit corps et âme dans le cimetière marin musulman de Ténès où tu ne reposes pas ? Personne n'a écrit ton nom sur une simple stèle, le seul nom que je sache écrire en lettres arabes, ce beau nom de ton Dieu, Allah.

Père, cher père, après ces divagations, je poursuis avec toi l'aventure de ton frère Kader. Il a fait, lui, le pèlerinage à La Mecque. Mais croyais-tu à la sacralité de l'eau ? Tu disais finement – l'ironie bleue de tes yeux ne m'échappait pas dans ces moments où la rationalité de l'instituteur républicain pointait – que Kader, le taleb, le lettré en sciences islamiques, avait rapporté l'eau de la source miraculeuse de Zam Zam, elle a sauvé de la mort Agar et son fils Ismaël chassés par le patriarche, la Mère et le fils auraient disparu dans les sables et la roche du désert sans une intervention « angélique ». Ton frère Kader a-t-il été maître coranique à Ténès ? Je ne le saurai pas. Il n'avait pas oublié l'eau précieuse pour la maison du Vieux Ténès où l'attendaient sa mère et ses sœurs, sa femme et les jeunes filles de la maison, l'une voix muette, regard bavard, l'autre orpheline, la mère morte à sa naissance, le père l'avait confiée à ta mère et à tes sœurs, il partait au maquis, combattant de la liberté.

Kamila Sefta, ma cousine issue de germain, m'a raconté cet épisode familial. Est-il revenu ? Tu n'as pas parlé de lui. Peut-être ignorais-tu cette histoire de la petite fille élevée dans la maison de ta mère et de son jeune père, héros de la lutte de Libération. Non, je pense que tu n'ignorais pas la générosité nourricière de ta mère et de tes sœurs et que tu as entendu cette histoire dans la cour de ta maison natale, l'une des plus anciennes, Abdelkader Sefta, ton cousin germain, la mémoire du Vieux Ténès, m'a écrit que la cour exhalait les parfums d'Orient les plus délicats, depuis Ispahan jusqu'à Grenade, roses, jasmin, fuchsias, géranium...

Oui, dans cette cour fleurie et odorante, tu as écouté les exploits du maquisard et tu savais s'il est revenu, vivant, valeureux guerrier des montagnes et des plateaux, ou si, mort glorieux, il repose dans le cimetière marin de ta ville natale, mais tu n'as pas parlé. Je n'ai rien su parce que je n'ai rien demandé. J'ai respecté tes silences, comme ton fils aîné et tes deux autres filles, et nous avons pleuré notre père mort en exil dans un pays étranger, le pays de sa femme, notre père inconnu, bien aimé.

Alors, pour moi seule et pour toi, j'imagine le jeune père au maquis avec ses frères de combat. Il y avait aussi des femmes, infirmières, cuisinières et guerrières. Il découvre ces jeunes femmes en habit de soldat rebelle, les premières dans sa jeune vie. Intrépides, lettrées pour certaines, elles sont allées à l'école, parfois à l'université. Lui a son certificat d'études, il a dû travailler dans un café français, sa mère veuve qui élevait seule ses trois frères protestait, mais qui allait nourrir la famille ? Il a pris le maquis. Son pays libre, il reviendra chez sa mère pour ses frères et il retrouvera sa fille.

Tu aurais pu m'interrompre :

— C'est une belle histoire, ma fille, mais...

— Mais quoi ? Tu l'as connu ?

— Non. On m'a raconté, ma mère, mes sœurs...

— Alors tu sais ?

— Oui, je sais.

— Et pourquoi tu ne dis rien ?

— Si tu veux, je te raconte.

— Mais tu es mort.

— Oui, mais je peux parler. Tu l'ignores parce que tu ne crois pas à la résurrection au pays d'Allah.

— Comment je peux croire à ce qui se passe après la mort ? Tu ne m'as jamais appris Dieu ni son Prophète, ni...

— Je ne pouvais pas. Maintenant, outre-tombe, je peux.

— Alors dis-moi. Raconte.

— Tu veux, vraiment ?

— Oui.

— Voici ce que j'ai appris, assis à l'ombre du citronnier. Tu le connais, ce citronnier, l'arbre favori de ma mère. Tu te rappelles ?

— Non. Le citronnier de Ténès, je l'ai oublié. Pas le citronnier de la maison d'école, à Hennaya, près de Tlemcen. Le chat noir, Félix, dormait dans son ombre, l'été.

— Le citronnier en fleurs avait cette odeur un peu acide, celle de la fleur d'oranger est plus douce, les femmes de chez nous fabriquent de l'eau de fleurs d'oranger, dans chaque maison il y a un flacon pour accueillir l'invité.

— Pourquoi tu me dis : « Les femmes de chez nous » ?

— Si tu m'interromps tout le temps...

— Tu m'expliqueras une autre fois.

Tu es assis près du citronnier dans la cour de la maison maternelle... Es-tu né dans cette maison ? Tu m'as dit un jour que les femmes du Vieux Ténès donnent la vie debout, les mains serrées autour d'une corde attachée à une poutre, une corde de marin, la plus solide des cordes. C'est vrai ? Une autre fois tu m'as dit : « Chez nous, les femmes sont toujours là pour tenir la maison debout, elles savent affronter toutes les catastrophes, séismes, guerres, terrorisme, épidémies... »

— Tu vois... c'est toi qui m'empêches de raconter.

— Non, non, père, cher père, raconte. Après, si tu disparais, qui me racontera ? C'est toi que je veux entendre. Le citronnier sent bon...

— Près de moi, ma mère et mes sœurs. J'étais leur petit roi. Elles m'ont aimé plus que...

— Plus que Dieu ?

— Ça non, c'est impossible. Mes sœurs ne sont pas allées à l'école, ni l'école coranique ni l'école française. Elles ont appris les sourates en même temps que chaque jour je les récitais. Je les récitais et les traduais dans la langue de la maison, l'arabe populaire. Elles retenaient tout, parfois elles me corrigeaient. Plus tard, j'ai trouvé injuste qu'on les ait privées d'école, elles auraient été des savantes. Comme Lalla Zineb qui a dirigé la Confrérie d'El Hamel à Bou Saâda après la mort de son père, peu de femmes ont eu ce privilège. Mes sœurs auraient été de fameuses médersiennes si la médersa n'avait pas été interdite aux filles. Oui, c'est injuste. J'ai pensé : mes filles, si j'ai des filles, feront des études et elles seront chef de service à l'hôpital Mustapha d'Alger, archéologue, cosmonaute, pourquoi pas ? Je parle trop, tu vois. Et tu veux encore que je raconte le jeune maquisard... Une autre fois...

— Tu as si peu raconté. Maintenant que tu reviens, tu peux parler avec moi, ta fille.

— Le jeune père déjà veuf a donc confié sa fille, elle venait de naître, à ma mère et à mes sœurs. Une nuit, il a rejoint les frères dans la montagne. On entendait les hélicoptères ennemis. Des cousins, des voisins sont morts au maquis. Les mères pleuraient, leur fils était un héros mais son corps serait dévoré par les chacals, il ne serait pas inhumé suivant le rite, soldat sans sépulture. Alors une mère a dit qu'elle irait

par les monts sauvages comme la vagabonde folle qui vivait dans une grotte, elle marcherait à travers le maquis pour chercher un signe, un seul signe de son fils, une amulette égarée, elle la reconnaîtrait au milieu des épineux, elle ne craignait ni la vipère ni le chat sauvage ni la hyène, avec l'aide de Dieu elle garderait dans un morceau de soie verte un peu de son fils.

Le jeune maquisard a accompagné la mère dans sa quête, il n'a pas pensé qu'elle avait la tête dans les vieux chênes de la forêt. Ensemble ils ont trouvé l'amulette, elle n'avait pas protégé le fils mais elle ne serait pas un objet perdu. La mère a mangé le pain et le beurre rance, elle a bu le thé à la menthe qu'une jeune maquisarde a préparé selon la coutume. Elle pleure lorsqu'elle parle de son fils. Elle montre l'amulette qu'elle embrasse. Elle s'étonne de ces jeunes femmes en habit militaire et pataugas, elle dit qu'elles n'auraient pas dû quitter la maison, la maison a besoin d'elles, la guerre c'est pour les hommes, et elles, si elles meurent, qui fera les enfants, qui tiendra la maison debout ? Les maquisardes rient entre elles. Elles disent à la mère qu'elles ne seront pas mortes. Dieu les protège et leurs armes. La mère dit : « Une femme met des enfants au monde, vivants, elle ne les tue pas à la guerre. » Elle se lève, dit adieu et s'en va. Le jeune père l'accompagne jusqu'au Cap Ténès, à Tarzout, là où... Je te raconterai Tarzout une autre fois.

Quelques mois plus tard, le jeune maquisard est revenu à Ténès. C'était la fin de la guerre de Libération. Une jeune maquisarde l'accompagnait. Elle ne parlait pas la langue de la maison. Une Française. Une "Française de France", comme on disait, pas une Française d'Algérie. Ils se sont mariés. Elle a vécu à Ténès jusqu'à sa mort. Elle repose dans le cimetière marin. Voilà. Mon histoire s'en va. Moi, je suis ici.

Rappelle-toi, cher père.

Tu étais assis sur le fauteuil de châtaignier fabriqué par le vannier de Saint-Saud-Lacoussière, lattes entrecroisées, blondes et légères, du bois de la Dordogne, le pays de ton exil, le pays de ta femme. Ce pays de rivières et de forêts, tu l'as aimé comme elle, ta femme, a aimé ton pays, l'Algérie, au premier regard, son jeune regard brun et vif.

Elle n'aurait pas quitté ton pays qui lui a donné l'hospitalité, qu'elle a adopté avec ferveur, et tu ne l'aurais pas quitté si... Je me demande si elle n'avait pas tout à fait oublié son pays natal dont elle parlait si peu. Je n'ai rien su de sa mère, fille de propriétaire terrien, sinon qu'elle s'appelait Malvina Rongieras. Longtemps après sa mort, j'ai vu dans ses papiers un autre prénom, officiel celui-là, Zélie. Arlette, que tu connais, ma cousine germaine, m'a envoyé des informations que Barbara, la fille de Liliane, sa sœur, a réussi à trouver sur Internet, les voici : notre grand-mère maternelle est née en mars 1880 à Saint-Léon-sur-l'Isle (Dordogne) où elle s'est mariée avec Henri Bordas en 1904. Ils ont eu deux filles, Andrée et Renée, ta femme, cher père. Malvina-Zélie Rongieras-Bordas est morte en mars 1944, à Chenaud (Dordogne). C'était la guerre, vous n'avez pas pu venir en France.

Avec Dominique, nous irons en Dordogne en septembre, je pense, nous passerons à Saint-Léon-sur-l'Isle et à La Gonterie pour dire bonjour à mon neveu Olivier, le fils d'Alain. Je penserai à toi et à Maman dans le cimetière de Chenaud. Je vérifierai l'inscription en arabe et en français, sur la pierre de granit, que Nathalie, la sœur d'Olivier, a fait graver :

O Dieu ! Fais revivre sous ta protection
Ton serviteur, le Bienheureux
Mohamed SEBBAR
Algérie 1913 France 1997
« Nous sommes à Dieu
et nous retournerons vers Lui »

C'est Alain qui m'a envoyé l'épithaphe.
— Et Renée ? Elle est avec moi, à Chenaud ?
— Oui. Avec Lysel, on a inscrit sur une belle pierre blanche :

Renée Bordas, épouse Sebbar
1918-2011
L'Orient avec l'Occident pour l'éternité

Père, cher père, pardonne-moi, je n'aurais pas dû...
Tu pleures. Je ne veux pas que tu pleures... J'ai rêvé
que Maman te rejoignait... Outre-terre. Tu verras. Elle
viendra. Tu me crois ?

— Oui, ma fille. Oui, je te crois. Je te crois.